

FERD. GAGNON,

Rédacteur, et Gérant pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS. JEUDI, 21 MARS, 1872.

UN DES NOTRES.

La législature de l'Etat de New York vient d'amender la charte d'incorporation de la ville de Cohoes. Entr'autres changements, notre ami et compatriote Joseph Le-Bœuf, Ecr., avocat, notaire et juge pour la ville de Cohoes, aura juridiction criminelle et civile avec un salaire annuel de \$1,350, plus les honoraires. Cette charge est élective et sa juridiction ne s'étend qu'à la ville de Cohoes. L'Honorable juge fut élu il y a deux ans pour le terme de quatre années par une belle majorité. Nous devons féliciter notre ami de ses succès; qui reflètent un vif éclat sur les émigrés canadiens.

LE DÉTROIT. SON FONDATEUR. LE COURAGE, LES ÉPREUVES ET LE PATRIOTISME DE NOS AIEUX.

DE LA MOTTE-CADILLAC.

(Suite.)

A la tête de ces colons était cet homme vraiment remarquable, et auquel l'histoire a consacré à juste titre une de ses plus belles pages, et dont le nom n'est inconnu de personne, et bien que plus d'un siècle et demi se soit écoulé depuis cette époque, son nom est gravé dans tous les cœurs, comme il est dans toutes les bouches, et aucun canadien ne peut entendre prononcer ce nom de la MOTTE-CADILLAC, sans qu'un sentiment d'orgueil ne s'empare de tout son être, que son sang ne bouillonne dans ses veines en pensant à la valeur de ce soldat courageux; et sans que ses yeux ne se remplissent de larmes en songeant à tous les malheurs qui accablèrent nos pères; ces fidèles et dévoués admirateurs de M. de la Motte-Cadillac; ces premiers pionniers de la civilisation du nouveau monde. Pour former un projet aussi gigantesque, et surtout pour y donner suite, il fallait être armé d'une bien grande résolution, et animé d'une foi bien vive dans l'avenir; car le présent ne pouvait offrir que déboires, chagrins et vicissitudes. Pourtant ce n'était point en homme inexpérimenté que M. de la Motte-Cadillac agissait. Non, car dès le mois d'août 1695, c'est-à-dire cinq ans avant, il était au fort de Buade sur l'île de Michilimackinac (aujourd'hui Mackinac) entouré de 6 à 700 sauvages, contre lesquels il avait été plusieurs fois obligé de sévir. C'est de cet endroit qu'il recommanda de prendre Albany, alors Manathe, comme devant être un grand avantage pour la colonie. En 1697, force lui fut d'abandonner cette position en raison du retrait des traitants, et sur l'ordre qui lui fut donné en 1699, il lui faut retourner en France auprès de M. de Pontchartrain. C'est alors que la vive imagination de M. de Cadillac dut enfanter bien des projets; combien de rêves évanouis, même avant leur entière formation; et combien aussi de reversés comme étant chimériques, et par conséquent irréalisables, et qui pourtant aujourd'hui répondraient victorieusement. Si sur ce point, nous errons dans le domaine des suppositions, il y a la formation du Détroit, qui elle, est réelle et positive; il y a enfin une belle et grande ville, là où nos pères ne trouverent que des prairies et des forêts. Mais de combien de tribulations durent-ils payer cette fondation? Que de sang répandu pour jour de ce territoire! Que de pénibles sueurs pour arroser ce sol inculte qu'ils voalaient fertiliser pour le bonheur de leurs descendants.

Colons infatigables, il leur fallait tour à tour prendre le fusil du soldat et la charrue du laboureur. Mais peu leur importait; ne venaient-ils pas continuer l'œuvre de leurs ancêtres, en apportant dans ces sentiers déserts le travail et la civilisation qui devaient faire la gloire de tout un peuple en arborant le pavillon français à 1200 lieues de la métropole?

C'est ici, chers lecteurs, que je sens ma faiblesse; comment vous dépeindre tout ce que je ressens pour vous expliquer les travaux, les douleurs et les misères de ces premiers fondateurs dont la vie entière ne fut qu'une lutte continue, jusqu'à peine arrivés, et même avant d'avoir pu jeter les premiers fondements de cette ville, il leur fallut courir aux armes pour défendre la position qu'ils occupaient. L'établissement du Détroit, comme on le sait, éprouva de l'opposition de la part des sauvages et surtout des anglais, non seulement en raison de l'importance que ce poste devait enlever à Michilimackinac, mais parcequ'ils voyaient avec une jalousie que le temps ne faisait qu'accroître, leurs éternels rivaux s'asseoir sur les rives de tous les lacs, comme s'ils ne les avaient pas eu découverts et possédés depuis longtemps. Toutes ces phases terribles, tous ces combats meurtriers dans lesquels la hache jouait un grand mais triste rôle ne purent jamais abattre l'énergie de M. de Cadillac. Habile politique autant que bon soldat, on le voit aussitôt la tranquillité rétablie, recommander le mariage des colons avec les filles natives du pays, afin de s'attacher les indiens et d'en faire ainsi des alliés fidèles. Cette tactique démontre à elle seule les hautes capacités, la sagesse et les connaissances humaines que possédait M. de Cadillac, et qu'on peut appeler à juste titre le père du Détroit.

Son génie embrassait tout; aussi le 31 d'août 1703, l'homme industriel se découvre-t-il en lui par la demande de terre qu'il fait de six lieues de front de chaque côté de la Grande-Rivière au fond du lac Erié, afin d'y établir des soieries et des manufactures de tout genre. Son plan est de marier des soldats et des Canadiens au Détroit et de leur créer une position honorable et sociale dans le commerce et l'industrie. Malheureusement ce projet si louable ne put se réaliser en raison de graves dissensions qui s'élevèrent entre les Pères Jésuites, dont les uns étaient en faveur du système de M. de Cadillac, c'est-à-dire, pour conserver le Détroit, et les autres contre cette idée qu'ils considéraient comme vicieuse et impraticable. C'est alors que M. de Cadillac se révèle tout entier; c'est dans ce moment difficile qu'il lui faut en appeler non-seulement à son courage, à son caractère juste et droit, à sa noble persévérance, mais encore à toutes ressources si fécondes de son esprit; car il ne l'ignore point, ses adversaires sont puissants et redoutables. Trois lettres qu'il écrit au Père Marquette en 1706 pour critiquer sa conduite du présent et du passé, sont un chef-d'œuvre épistolaire de calme et de modération; où la robe du ministre de Dieu n'est point attaquée, mais seulement sa manière

d'agir en ce qui touche le Détroit. Un mot à ce sujet, cher lecteur, est ici nécessaire pour bien faire comprendre ce que M. de Cadillac devait souffrir en présence de toutes les attaques que petits et grands dirigeaient contre lui. Son orgueil si légitime de fondateur était froissé jusque dans ses plis les plus resserrés; il voyait avec peine et douleur s'évanouir son plus beau rêve; il voyait, et jugez si le coup devait être cruel pour lui, il voyait, dis-je, dans son imagination le coupable projet d'assassiner son enfant bien aimé!... Devait-il rester indifférent à ce crime prémédité? Pouvait-il de sang froid assister à l'agonie de sa gloire et de son génie? Pouvait-il prêter la main à la destruction de ses longs et pénibles travaux? Pouvait-il voir déchirer en lambeaux sa mémoire dans l'avenir? Pouvait-il enfin assister à ses propres funérailles en devenant complice de son suicide moral?... Non, sans faillir à son grand caractère et à sa haute mission, il ne le pouvait, aussi ne le voulut-il point. En homme d'honneur qui a le courage de ses actions et conscience de sa propre valeur et de sa dignité, il ne déserta point le terrain. Plus il vit d'ennemis déchainés contre lui, plus son énergie s'agrandit, il ne s'occupait point de leur nombre, attendant pour les compter qu'ils fussent tous ralliés sous sa bannière. Aussi le 31 d'août 1703 écrit-il à ce sujet à M. de la Touche, secrétaire du Ministre. Mais loin d'apaiser les discussions, toutes ces correspondances, toutes ces récriminations ne firent qu'exaspérer les esprits et envenimer les choses; à ce point que M. de Cadillac prêt de succomber sous le poids de tant d'attaques, se vit contraint d'en appeler au Ministre lui-même dans une longue lettre, dans laquelle il se plaint très-amèrement des Jésuites. Mais Chamillard qui était au pouvoir craignant de déplaire à Mme. de Maintenon répondit: "Restez ami avec eux." "Rester ami," s'écria M. de Cadillac, indigné d'une semblable réponse à laquelle il était si loin de s'attendre; *rester ami?* mais savez-vous que pour cela, il faut premièrement les laisser faire; deuxièmement faire tout ce qu'ils voudront, troisièmement ne rien dire de ce qu'ils font. D'ailleurs ajoute-t-il, les Jésuites sont contre l'établissement du Détroit; ils sont contre mon projet, contre ma gloire que je place bien au-dessus de mon existence... Les laisser faire, c'est me tuer!... Sans doute, il y avait beaucoup d'exagération dans ces paroles de M. de Cadillac; le Fondateur ne s'effaçait pas assez devant l'immuable raison; et tous ceux qui ne favorisèrent pas aveuglément ses projets étaient considérés par lui comme autant d'ennemis. C'est un peu le tort commun à tous les innovateurs de ne jamais vouloir écouter un bon conseil et de n'envisager les commentateurs de leur système ou de leur projet que comme autant d'ennemis implacables, nus par une cupide ambition, ou par une basse et honteuse jalousie.

Détroit, le 29 février 1872.

E. N. LACROIX.

(A continuer.)

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

Des scènes violentes ont eu lieu dans l'Assemblée Nationale. Durant une séance, à laquelle assistait le prince de Galles, un député ayant proposé une motion de censure contre deux membres de la gauche qui s'étaient rendus coupables de libelle contre la Commission des Grâces et la Chambre, un tumulte terrible éclata. Les députés incriminés refusèrent d'accepter le pardon tel que l'Assemblée le leur accordait; les membres de la droite et de la gauche échangèrent des interpellations furieuses.

On annonce que le maréchal Bazaine subira son procès pour la reddition de Metz; mais comme il ne peut être jugé que par ses pairs, on éprouve quelque difficulté à former une cour martiale compétente, vu que la plupart des maréchaux ont plus ou moins trempé dans quelques capitulations.

L'Assemblée française discute le budget. M. Thiers s'est énergiquement opposé à ce qu'on diminuât les armements. Il veut créer ce qu'il appelle une "armée réelle," et l'on dit que le ministre de la guerre va demander un crédit de 200 millions de francs pour l'érection de nouveaux forts autour de Paris, et de fortifications sur la frontière, surtout à Longwy et à Belfort.

La Société Internationale est proscrite en France. Les députés de la gauche viennent de la répudier et l'Assemblée a passé une loi pour sa suppression.

Cette loi impose aux membres la pénalité de l'amende et de l'emprisonnement, et les prive de leurs droits civils et politiques.

ROME.

Le jour des Cendres, environ dix masques ont fait irruption dans l'église de Sainte-Marie d'Itria, rue del Tritone, et se sont livrés devant le saint Sacrement aux gestes les plus inconvenants. Ils étaient à peine sortis que quatre autres masques entraient à leur tour dans le temple, en donnant un nouveau et plus grand scandale. Un prêtre, qui était sur le point de célébrer la sainte messe, n'a pu monter à l'autel; on dit même qu'un de ces masques s'est écrié: "Nous voulons pendre et tuer toutes ces vilaines cornilles."

Bien entendu que ni les gens qui chantaient contre le Pape ni ceux qui profanaient d'une façon aussi scandaleuse l'église de Notre-Dame d'Itria n'ont été observés ou entendus par aucun policier. Les agents de la questure avaient trop à faire aux *veglioni*.

Cependant la justice divine semble frapper, depuis quelque temps des coups si inattendus et si terribles, que les fauteurs comme les amis de l'ordre de choses actuel devraient trembler.

ÉMULES DE TROPDMANN.

Les époux Loth sont traduits devant la cour d'assises des Ardennes sous l'accusation d'assassinat commis avec un froid et une férocité qui caractérisent les criminels les plus achevés.

L'accusé Loth raconte lui-même son crime:

Le 25 septembre, dit-il, nous nous promenions ma femme et moi sur le marché, quand nous avons rencontré le coquetier Leroi. Nous l'avons invité à prendre une chape, le connaissant un peu. Un quart d'heure après l'avoir quitté, ma femme me dit:—Leroi a de l'argent: nous n'avons pas le sou: il faut aller ce soir le lui voler. Nous l'avons aperçu dans sa voiture, nous l'avons suivi en montant dans un autre voiture. Nous l'avons attendu sur le talus de la route, je me suis pres-

Ma femme me secoua alors: "Allons, il ne faut pas reculer. Puisque nous sommes-là, nous ne pouvons nous en aller avec rien dans nos poches. Nous ne sommes pas connus, qui pensera que c'est nous?"

Leroi passe, il nous invite à monter; je montai, ma femme resta à pied pour retenir Leroi, au cas où il voudrait se sauver. Leroi s'assoupit, j'avais mon couteau à la main, je le frappai. Il était parvenu à descendre; ma femme voyant cela, a arrêté le cheval, a retenu Leroi pour me donner le temps de descendre aussi.

Je lui ai donné alors de nouveaux coups dans la poitrine et dans le ventre.

D. Il vous avait pourtant dit: C'est ma bourse que tu veux? la voilà.

R. Je ne me rappelle pas.

D. Que disait votre femme?

R. Elle disait: Du courage! ce sera bientôt fait.

D. Comment expliquez-vous que Leroi ait eu quatre doigts coupés?

R. Il a voulu me prendre mon couteau et je lui ai retiré en le faisant glisser dans sa main.

D. Leroi a réussi à se débarrasser de vous et de votre femme. Il a fui à travers champs. Vous l'avez poursuivi, atteint. Est-ce vous qui l'avez renversé, ou est-il tombé lui-même, soit faiblesse, soit qu'il ait donné du pied contre quelque obstacle?

R. Je ne sais pas.

D. Enfin, il est tombé la face contre terre; mais comment se fait-il qu'il ait eu la figure enfoncée dans la terre jusqu'à la hauteur des oreilles?

R. Ma femme lui a mis le genou sur la tête et m'a dit: Coupe-lui le cou!

L'accusé explique ensuite qu'il a partagé avec sa femme le contenu de la bourse.

La femme Loth interrogée à son tour, se débat contre les aveux de son mari.

Les époux Loth ont été condamnés à mort.

DE TOUT UN PEU.

Un câble télégraphique a été posé entre Java et l'Australie.

Les géologues affirment que la côte-est des Etats-Unis s'enfonce dans l'Océan autant de 16 pouces par siècle.

La vérité ressemble à une potion; bien souvent on n'aime pas à la connaître; preuve que nous sommes malades.

On fait des lois, mais on suit les coutumes.

Quand le thé fut introduit pour la première fois en Angleterre on le vendit \$15 la livre.

Le système Darwin sur l'origine de l'homme vient de trouver une preuve en sa faveur.

Dans Burmah, il y a une femme et deux enfants qui ont le front, le nez et le menton tout couverts de poils; ce qui les fait ressembler quelque peu au fameux singe Darwin.

UN MOT DE BUCKINGHAM.—L'amour sincère a l'estime pour base principale.—Pensait-il à Anne d'Autriche.

L'amour, c'est la vertu des femmes. Que de femmes trop vertueuses!!!

L'amour est un égoïsme à deux.—A. DE LA SALLE.

C'est Gay qui est le plus juste. En amour, dit-il, nous sommes tous insensés!!!—COURTE-HEUSE.

Le fameux Mazzini, le chef de la révolution dans le monde, est mort.

Il était né à Gênes en 1808, et avait par conséquent 64 ans lorsque la mort est venue le frapper.

Reçu docteur en droit, il fut détourné du Barreau par la politique.

On le voit, dès 1830, s'affilier à la secte des carbonari, et un an plus tard, fonder la société devenue si dangereuse, de la *Jeune Italie*. Depuis lors on le trouve toujours au fond de chaque mouvement tenté contre les rois, mais c'est surtout en Italie que sa funeste influence s'est fait le plus sentir.

La plupart du temps caché dans une retraite à l'abri des recherches de la police, il tenait les fils des sociétés secrètes et dirigeait lui-même les tentatives de prétendue émancipation des peuples qui n'ont produit que misères et déception. Lorsqu'il se trouvait serré de trop près par les agents des gouvernements à qui il avait déclaré la guerre, il passait en Angleterre, ce refuge assuré de tous les grands coupables.

Mazzini est mort sur la brèche; car s'il faut en croire une récente dépêche, il préparait dans le Tyrol une nouvelle invasion de l'Italie. Il a donc mérité, jusqu'à la fin, le surnom de "mauvais génie de la Péninsule," que lui avait donné Montanelli, un autre coryphée de la révolution.

STATISTIQUES.

La circulation réunie des journaux quotidiens de Boston, Mass., est de 150,000 par jour. Le *Herald* reclame 95,000 abonnés à lui seul.

Sur les 38,555,983 habitants des Etats-Unis, 5,536,546, sont nés à l'étranger. Il n'y a pas plus de 6,000,000, nés de père et mère américain.

Le revenu du millionnaire Astor de New-York est de \$600 par heure.

ÉTAT DES MARCHÉS

18 ET 19 MARS.

Marché aux animaux, faible.—Marché au poisson, faible.—Marché au beurre, baisse.—Marché aux volailles, hausse très forte.—Marché à foin, tranquille.—Marché aux grains, tranquille.—Marché aux viandes, hausse sur le gros et le détail.
Le marché sera plus actif la semaine prochaine.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS.

A Montréal, le 2 ult., à l'âge de quatorze mois, Joseph-Alphonse-Eugène, enfant de M. G. A. Gauvin, agent spécial de l'Assurance Agricole.

A Montréal, le 16 courant, Maria-Joséphine-Alexina, âgée de 2 mois et 9 jours, enfant de M. G. D. Thériault.